

Recension de Bernadette LECLERCQ-NEVEU, École Normale Supérieure, Paris pour la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*.

Sémitisant de formation, Michel Masson vient de rouvrir l'épineux dossier des emprunts faits par le grec aux langues sémitiques. Revenant sur une étude qu'il avait présentée sur la question en 1984, il publie maintenant *Du sémitique en grec*, un ouvrage dont la lecture est à la fois passionnante et salutaire.

Sans doute faut-il surmonter quelques obstacles pour en apprécier pleinement la valeur. On doit tout d'abord faire taire les réticences qu'on peut éprouver face aux nouvelles normes orthographiques adoptées par l'auteur, qui a pris le parti de se conformer aux récentes recommandations de l'Académie française. S'il ne connaît pas les traits caractéristiques fondamentaux des langues sémitiques, l'helléniste devra en outre prendre la peine d'en acquérir quelques notions pour pouvoir suivre l'auteur dans des développements parfois complexes. Enfin, la démonstration d'ensemble ne va pas sans un certain nombre de redites qui nuisent parfois à la clarté du raisonnement.

En fait, on peut imputer un certain nombre de ces redites à l'hyperprudence de l'auteur, qui se trouve dans une position inconfortable. Lui-même sémitisant, il est persuadé que P. Chantraine et E. Masson — dont les travaux font autorité, surtout en France, et qui n'étaient pas sémitisants — ont été trop parcimonieux dans leur acceptation des étymons sémitiques repérables dans la langue grecque, et son article de 1984 allait déjà en ce sens. Mais est alors venu le *Black Athena* de Martin Bernal, qui a déchaîné les passions. Certes, M. Masson partage certains des points de vue de Bernal ; mais il en reconnaît aussi les excès : en voulant étendre son exploration à l'Égypte ancienne et en se servant abondamment des noms propres, Bernal a trop souvent manqué de rigueur, et par ailleurs il a fait un procès d'intention outré aux hellénistes, accusés de se prêter à un complot isolationniste. On comprendra donc que M. Masson se soit senti obligé de faire preuve d'une prudence presque excessive et qu'il aille parfois jusqu'à se vouloir plus royaliste que le roi, en soulignant par exemple qu'en toute rigueur P. Chantraine n'aurait même pas dû accepter tel ou tel étymon sémitique.

Le démarrage de l'ouvrage est donc un peu laborieux car M. Masson tient, dans sa première partie, à clarifier sa position. Cette partie est consacrée aux « mots voyageurs », des mots techniques souvent liés aux activités commerciales, qui constituent l'essentiel du corpus d'emprunts aux langues sémitiques (environ 60 mots) admis par Chantraine et E. Masson. Sa parfaite connaissance du fonctionnement des langues sémitiques (croisement d'une racine trilittère avec un schème ; correspondances phonétiques, etc.) lui permet de montrer que tel ou tel étymon est sémitique (ou a toute chance de l'être), même si les formes parallèles invoquées appartiennent à des langues plus tardivement attestées comme l'arabe. Pas à pas, il démontre ainsi qu'on peut aisément ajouter une quarantaine de mots grecs à cette liste initiale (par ex. les mots *gaza*, *kalathos*, *kidaris*, *sphaira*).

Dans la deuxième partie, intitulée « Nouvelles perspectives », M. Masson avance avec plus de hardiesse, même s'il multiplie ce qu'il appelle des « garde-fous ».

1. Pour ouvrir l'horizon, il n'hésite pas à utiliser la notion de « parallélisme sémantique » : si les Grecs ont emprunté les deux sens d'un mot sémitique de même consonance, cela signifie qu'ils subissaient une influence linguistique plus importante

que certains ne veulent le croire ; on lira par ex. avec intérêt le développement sur le mot *kosmos* (p. 182-192).

2. Il relève toutes les implications de l'adoption de l'alphabet par les Grecs, notamment en ce qui concerne les possibilités d'emprunts de mots liés à la sphère culturelle.
3. À partir de là il explore, par cercles successifs et extrapolations « plus périlleuses », un champ nettement plus vaste. Certains mots (par ex. *rhaptō*, *kairos*) ont droit à un traitement bref ; d'autres bénéficient de développements beaucoup plus longs, comme *tuphōn*, *skhetlios*, *atē*, *thauma*.

M. Masson parvient ainsi à ajouter encore une centaine de mots grecs à sa liste. Parfois il considère le résultat comme acquis, mais parfois aussi il s'agit pour lui d'une simple proposition (par ex. pour *kairos*). Sans dogmatisme, il invite donc les hellénistes à reconsidérer sereinement certaines étymologies et à nouer avec les sémitisants un dialogue digne de ce nom.